

F

L'ORAGE,

OU

UN TÊTE-A-TÊTE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Par M. Laurencin,

(d'après une nouvelle de M. Frédéric Soulié)

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
LE 3 AOUT 1838.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.

MARCHANT, ÉDITEUR DU MAGASIN THÉÂTRAL,

BOULEVART SAINT-MARTIN, 12;

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

—
1838

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MAURICE FÉRON, jeune commis..... M. PAUL.
CAMBET, vieux chef de bureau..... M. KLEIN.
CAROLINE DE LEURTAL, jeune veuve..... M^{me} DORVAL.



La scène se passe à Paris.

L'ORAGE

ou

UN TÊTE-A-TÊTE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon. Portes au fond, donnant sur un vestibule dont on aperçoit la porte. Fenêtre à gauche Un portrait d'homme à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMBET, seul à la cantonnade.

C'est très-bien... allez... j'attendrai que votre maîtresse puisse me recevoir... allez, mes amis, allez, et amusez-vous bien... (Il entre.) Cette excellente M^{me} de Leurtaal, comment tous ceux qui l'entourent ne l'aimeraient-ils pas?... elle est d'une bonté... d'une bienveillance... C'est aujourd'hui dimanche, il fait un rayon de soleil, eh bien, je suis sûr que, si ses gens n'avaient pas demandé à sortir, elle les eût envoyés promener malgré eux. (Regardant par la fenêtre.) Ah! les voici sur les boulevarts... tout joyeux et pimpons... ils prennent un fiacre. (Avec force.) A la bonne heure! voilà qui est sage et prudent... voilà qui vaut cent fois mieux que tous les chemins de fer, les wagons, les locomotives... ça ne va pas si vite, mais ça va... quand ça va... et si ça ne va pas... eh bien... on n'en est encore que plus tranquille. Ah! bien, oui, mais faites donc comprendre cela à toute cette folle jeunesse... et même, il faut bien le dire, à des gens graves et sensés... comme M. Dallois, par exemple, mon patron... le doyen de la banque, qui m'arrête hier comme je quittais mon bureau pour me prier d'accompagner aujourd'hui M^{me} de Leurtaal, invitée par lui à passer la journée à sa maison de Saint-Germain. Volontiers, lui ai-je répondu, je connais M^{me} de Leurtaal, j'ai l'honneur de la voir une fois tous les trimestres en lui portant ses fonds... et je serai charmé... mais s'il s'agit de la conduire par le chemin de fer, ne comptez pas sur

moi. Savez-vous quelle a été sa réponse ? un éclat de rire... et un geste qui semblait dire : Mon pauvre Cambet... que vous êtes poltron!... Eh bien! je suis sûr que, si j'essaie de détourner M^{me} de Leurtaal de prendre cette voie périlleuse... je serai encore soupçonné de pusillanimité, et mes prudens avis me vaudront plus tard un feu croisé de railleries et de quolibets... (*avec dignité en se redressant*) que je ne supporterai pas... Ah! mais... ah! mais non... (*Écoulant.*) Hein! la voici... je crois... tâchons d'arranger cela...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAROLINE, *sortant de sa chambre, un chapeau et une ombrelle à la main.*

CAROLINE.

Veuillez m'excuser, mon cher monsieur Cambet... j'ai permis à Justine de sortir... et je... mais que vois-je?... vous n'êtes pas prêt.

CAMBET.

Non, mais rassurez-vous, c'est l'affaire de cinq minutes; j'étais à mon bureau à deux pas, comme vous savez... et je me suis dit: Sachons avant tout si M^{me} de Leurtaal est toujours dans l'intention...

CAROLINE.

D'aller à Saint-Germain, sans doute.

CAMBET.

Ah! c'est qu'au moment de partir... surtout lorsqu'il s'agit d'une affaire aussi importante... une entrevue... dont le résultat sera probablement pour vous... un second mariage... (*il regarde le portrait de M. de Leurtaal*) comme le premier... avec un homme qui pourrait être votre père...

CAROLINE, *soupirant.*

Il est vrai... mais vous savez mieux que personne, monsieur Cambet, combien j'ai été heureuse avec M. de Leurtaal.

CAMBET.

Sans doute, sans doute... il était si bon... si affectueux... et quoique M. Fortis soit, dit-on, aussi un fort galant homme...

CAROLINE.

M. Dallois l'assure.

CAMBET.

N'importe, je ne vous en admire pas moins... il faut que vous ayez une raison... un courage...

CAROLINE.

Ah! vous croyez ?

CAMBET.

Assurément ; jeune, aimable et riche comme vous l'êtes... quelle femme à votre place n'aurait pas préféré rester libre, ou ne faire le sacrifice de sa liberté qu'en faveur d'un mari jeune, aimable aussi?... et Dieu sait qu'il n'aurait tenu qu'à vous de choisir parmi tous ces adorateurs...

CAROLINE.

En effet ; mais Dieu sait aussi, monsieur Cambet, si parmi eux il en était un seul qui aimât autre chose en moi que cette fortune que m'a laissée M. de Leurtaal.

CAMBET.

Ah ! ah ! madame, douteriez-vous que vous ne puissiez inspirer des sentimens?... Et moi, madame (*avec feu*) je vous garantis... je suis sûr...

CAROLINE, *souriant*.

Vraiment ! Allons, je m'en rapporte à vous... mais alors comment distinguer l'homme dont l'amour est sincère et vrai de celui dont les soins ne sont qu'intéressés?... ne puis-je pas me tromper?... et alors... que de regrets... de chagrins... quel désenchantement !... Oh ! non, non, j'ai bien réfléchi à la démarche que je vais faire... j'y suis bien décidée... il le faut. (*A elle-même.*) Et si je ne trouve pas encore ce bonheur que j'ai rêvé quelquefois, j'aurai su du moins éviter les tourmens d'un amour inconnu.

CAMBET.

La voilà toute rêveuse !... pauvre femme !... vous verrez qu'à force de vouloir être trop raisonnable, elle finira par faire une folie. (*Haut.*) Ainsi donc nous partons, et je puis envoyer arrêter nos places aux *Accélérées*?

CAROLINE.

Eh ! non ! M. Dallois ne vous a donc pas dit que je désirerais aller par le chemin de fer ?

CAMBET.

Ah !... ah !... oui... oui... je...

CAROLINE.

Ce sera la première fois.

CAMBET.

Et moi aussi.

CAROLINE.

Et je m'en fais une véritable fête.

CAMBET.

Et moi aus... Cependant si vous préféreriez aller en citadine... en remise... ne m'épargnez pas... j'irai chercher...

CAROLINE.

Non... non... je vous suis obligée.

CAMBET.

Eh bien! je retourne à mon bureau jeter un coup d'œil sur le *Courrier*, et donner la volée à nos jeunes gens... je suis sûr que ce pauvre Maurice attend mon retour avec impatience.

CAROLINE, avec un léger tressaillement.

M. Maurice.

CAMBET.

Oui, un de mes commis, que vous avez dû voir cet hiver... aux soirées de M. Dallois... c'est son protégé.

CAROLINE.

En effet... je crois me rappeler...

CAMBET.

Un danseur intrépide, et qui n'aura pas manqué...

CAROLINE.

Moi... non... jamais...

CAMBET.

Jamais... ah! par exemple... c'est singulier... vous seriez donc la seule...

CAROLINE.

A peu près... mais, en revanche, M. Maurice n'a jamais manqué de choisir ses danseuses parmi mes plus proches voisines.

CAMBET.

Vraiment, c'est inoui, une pareille impolitesse... Après cela, il ne faut pas trop lui en vouloir... c'est bien le plus honnête, le plus loyal garçon du monde... mais d'une brusquerie... d'une étourderie... Au reste, je vais le chapitrer d'importance, et il réparera sa faute ce soir.

CAROLINE.

Comment !

CAMBET, se reprenant.

Hum... non... je veux dire qu'il doit aussi se trouver aujourd'hui chez notre patron... M. Dallois a exigé qu'il vînt respirer un peu l'air de la campagne : cela doit achever de le rétablir... car je vous demande un peu... ces jeunes gens... un commis qui n'a jamais su manier passablement que son canif, et encore... et encore... aller chercher querelle à un bretteur.

CAROLINE.

Qui donc, M. Maurice ?

CAMBET.

Eh! vraiment! oui; aussi le malheureux vous a reçu le plus énorme coup d'épée... nous l'avons cru mort... M. Dallois, qui l'aime beaucoup, et moi, qui lui ai fait faire sa première addition, jugez de notre chagrin! Et tout cela pourquoi? impossible de lui arracher un mot... J'ai bien quelque soupçon d'une in-

trigue. Il y avait déjà quelque temps qu'une certaine dame de Champry...

CAROLINE.

Il serait possible ! quoi ! M^{me} de Champry...

CAMBET.

Je ne l'affirmerai pas ; mais, au surplus, j'en saurai plus long ce soir ; j'ai lieu de croire que M. Dallois a surpris le secret de Maurice, et qu'il se passera quelque chose aujourd'hui à Saint-Germain. M. Dallois n'a plus d'enfans, il a laissé échapper plusieurs fois devant moi le mot d'adoption, et j'ai idée... Mais pardon... j'oublie en vous parlant de mon cher élève que l'heure avance. Je vous quitte, et je reviens vous chercher avec une voiture. (*Mouvement de Caroline.*) Non... pardon... oui... j'oubliais que nous allons par le... car vous êtes bien décidée...

CAROLINE.

A moins que ça ne vous contrarie pourtant ; car si vous craigniez...

CAMBET.

Moi !.. ah ! ah !... par exemple... je ne crains rien, absolument rien, madame, que le malheur de ne pas deviner et faire tout ce qui peut vous être agréable... et puisque vous le désirez, quoique, à bien dire, toutes ces modernes inventions, cette vapeur, ces wagons qui vous entraînent et vous font courir dix ou douze lieues à l'heure...

CAROLINE.

Eh bien ! ne trouvez-vous pas cela...

CAMBET.

Je trouve cela effro...

CAROLINE.

Admirable !

CAMBET.

Oui, effroyablement admirable... c'est ce que je... C'est bien convenu, madame ; votre très-humble et très-obéissant serviteur ; je suis à vous. (*Regardant le ciel.*) Hum ! voici un ciel... peut-être serait-il plus prudent de remettre à un autre jour... le temps est lourd... il y a apparence d'orage...

CAROLINE.

C'est vrai ; mais j'ai promis à M. Dallois... d'être chez lui aujourd'hui à midi ; nous n'avons plus qu'une heure...

CAMBET.

C'est vrai... c'est vrai... Je cours me préparer. (*A part.*) Allons pas moyen de l'échapper. Va donc pour le chemin de fer... (*Il salue de nouveau.*) Madame, à bientôt. (*A part en s'en allant.*) Diable de chemin de fer, va !

Il sort.

SCENE III.

CAROLINE, *seule, tristement.*

A bientôt... oui... quelques heures encore et je serai en présence de M. Fortis... de celui.... ah ! il le faut... pourtant.... Orpheline, élevée par la bienfaisance d'une tante qui ne s'était souvenue, en me donnant une brillante éducation, que du rang qu'elle occupait... M. de Leurtaal vit cela ; m'offrit sa modeste fortune et son nom de bon gentilhomme.... Durant les deux ans que j'ai passés près de lui, j'ai été heureuse et calme ; et lorsque la mort nous a séparés, j'ai trouvé qu'il avait assuré à sa veuve tout ce que les révolutions lui avaient laissé d'une grande fortune... Ah ! je suis reconnaissante pour tout cela... et si je vais à cette entrevue où doit se trouver ce M. de Fortis, à qui l'on veut me marier, c'est que M. Dallois, en honnête homme, m'a fait voir avec quelle attention on scrutait la vie d'une femme seule, isolée comme je le suis ; avec quelle malignité on commentait ses paroles, ses actions, jusqu'à ses regards (*Regardant le portrait.*) Cette démarche, vous me la pardonnez, car elle a un but honorable, n'est-ce pas, mon ami, n'est-ce pas mon père ? Vous n'en voudrez pas à votre enfant, à votre femme, à votre Caroline. (*Elle reste un instant absorbée. Un coup de sonnette la tire de sa rêverie ; elle se relève vivement et appelle.*) Justine. (*On sonne de nouveau.*) Eh bien, Justine ? (*Se rappelant.*) Ah ! j'oubliais...

Elle va ouvrir.

SCENE IV.

CAROLINE, MAURICE.

MAURICE, *il entre et salue avec embarras.*

Madame de Leurtaal ?

CAROLINE.

C'est moi, monsieur.

MAURICE, *lui présentant un billet ouvert.*

C'est de la part de M. Cambet.

CAROLINE, *prenant le billet.*

Monsieur Cambet... il m'écrit !... que signifie... ? (*S'apprêtant à lire.*) Pardon, monsieur.

« Madame,

» Des lettres d'une extrême importance, pour les affaires de

» la maison, me forcent à demeurer à Paris jusqu'à trois heures
» au moins; je n'oserais vous prier d'attendre... excusez-moi
» donc si je ne puis avoir l'honneur de vous accompagner à
» Saint-Germain. J'ai chargé de ce soin M. Maurice Féron.»
» (*Mouvement; elle regarde Maurice; à part.*) En effet, je
crois me rappeler... (*reprenant la lettre.*) Qui doit rejoindre
» immédiatement M. Dallois pour lui communiquer les let-
» très que j'ai reçues.

» J'ai l'honneur d'être avec respect...»

Quel contre-temps! (*Elle relit les premières lignes du billet.*)
Jusqu'à trois heures au moins... et l'on m'attend à midi...
impossible de différer... Allons. (*Elle se retourne vers Maurice,
qui se rapproche d'elle.*) Je vous prie de m'excuser si je vous
ait fait attendre, et sonner deux fois, monsieur; mais je suis
seule... ma femme de chambre est sortie... et je l'avais oublié.

MAURICE.

Madame...

CAROLINE, *mettant son châle et son chapeau.*

Au reste, je ne vous retiendrai pas davantage... je ne vous
demande qu'un instant.

MAURICE, *avec joie.*

Madame veut donc bien accepter?

CAROLINE, *machinalement.*

Il le faut bien, puisque M. Gambet...

MAURICE.

Ah!... oui... c'est vrai...

CAROLINE.

Eh! mais il me semble que le jour s'obscurcit?

MAURICE.

En effet, (*il va à la fenêtre*) le temps menace.

CAROLINE.

Je vais me hâter. (*Elle met ses gants. Les éclairs brillent et
la pluie tombe avec violence.*) Écoutez!

MAURICE.

L'orage éclate.

CAROLINE, *s'approchant de la fenêtre.*

Quel temps!... impossible de partir en ce moment.

MAURICE.

D'autant plus impossible que toutes les voitures qui étaient
sur la place viennent d'être prises par les promeneurs, et qu'il
y a bien loin d'ici au chemin de fer.

CAROLINE.

Ce n'eût pas été un obstacle pour moi... j'aime à marcher...
mais...

MAURICE.

S'il en est ainsi, madame, ce n'est qu'un léger retard... cet orage est trop violent pour durer long-temps, et dans vingt minutes nous pourrons partir.

CAROLINE.

Attendons! (*Maurice s'incline.*) Veuillez vous asseoir, monsieur. (*Maurice s'assied d'un côté du salon, M^{me} de Leurtal de l'autre. Caroline roule son ombrelle. Maurice suit les dessins du tapis avec le bout de sa canne; tous deux gardent le silence et paraissent embarrassés; à part.*) En vérité, voilà qui devient fort embarrassant!... si M. Cambet était venu lui-même... nous causerions du moins... mais ce monsieur... Et puis je ne sais comment rompre le silence. Nous ne pouvons cependant pas rester ainsi.

MAURICE, à part.

Maudit orage!... que va-t-elle penser?... Il me semblait toujours que, si jamais je me trouvais seul avec elle, j'aurais mille choses à lui dire... Si je me tais plus long-temps... elle va me prendre pour un sot; maudit orage!

CAROLINE, croyant qu'il lui parle et se retournant.

Monsieur!

MAURICE.

Madame!

CAROLINE.

Pardon... je croyais vous avoir entendu.

MAURICE.

Non... non, madame.

CAROLINE, à part.

Cela devient insupportable... il faut absolument... (*Haut.*) Vous connaissez la campagne de M. Dallois, monsieur.

MAURICE, qui regardait le portrait.

Madame? (*Revenant à lui vivement.*) Ah! oui, oui, madame, il a la bonté de m'y inviter tous les dimanches.

CAROLINE.

C'est une belle habitation, sans doute?

MAURICE.

Admirable, madame.

CAROLINE.

M. Dallois est si riche!

MAURICE.

Oui... en effet...

Ils gardent encore un moment de silence.

CAROLINE.

La pluie ne cesse pas.

MAURICE.

Je crois plutôt qu'elle redouble.

Silence.

CAROLINE, *qui réfléchissait avec attention.*

Puisque vous allez tous les dimanches chez M. Dallois, vous devez connaître les personnes qu'il reçoit habituellement à la campagne.

MAURICE.

Mais ce sont celles que vous avez pu voir dans son intimité à Paris.

CAROLINE.

Ah! il ne voit pas d'habitans de Saint-Germain?

MAURICE.

Fort peu... si ce n'est M. et M^{me} Dauby, vieux rentiers, ses voisins.

CAROLINE.

Ah!... c'est tout?

MAURICE.

A peu près... il y a encore un M. de Fortis.

CAROLINE, *vivement.*

M. de Fortis... quel homme est-ce?

MAURICE.

M. de Fortis est un homme de cinquante ans, madame.... mais je connais peu de vieillards aussi bien conservés.

CAROLINE.

Un vieillard, dites-vous... à cinquante ans, monsieur, on n'est pas un vieillard.

MAURICE, *jetant un coup d'œil sur le portrait, en souriant.*

C'est que si M. de Fortis n'est pas encore un vieillard par son âge, il l'est tout-à-fait par ses habitudes et par ses manières.

CAROLINE, *un peu sèchement.*

Vous voulez dire ses ridicules.

MAURICE.

Au reste, M. de Fortis passe aux yeux de beaucoup de gens pour un excellent homme... M. Dallois, par exemple, vous dirait qu'il n'en connaît pas de plus aimable et de plus spirituel.

CAROLINE.

Et vous ne paraissez pas de cet avis, monsieur.

MAURICE.

Si fait, madame... mais j'avoue que je hais cet esprit froid, méchant et caustique, qui raille tout, dénigre tout... soupçonné, voit le mal partout... et, lorsqu'il s'agit d'exercer sa

verve maligne et cruelle, ne recule pas même devant les suppositions les plus injustes et les plus perfides.

CAROLINE, *alarmée.*

Ah ! vous croyez ? (*A part.*) Et ce M. Cambet, qui devait savoir tout cela et ne m'accompagne pas lui-même... En vérité, je ne sais plus si je dois...

MAURICE, *qui a été regarder à la fenêtre.*

Mais voici le ciel qui s'éclaircit, et si vous désirez...

CAROLINE.

Oh ! pas encore, le temps me paraît peu sûr.

MAURICE.

Je crois pouvoir vous promettre...

CAROLINE, *vivement.*

Non, je préfère attendre, et comme je ne partirai peut-être qu'un peu tard, trop tard, sans doute, car les affaires qui vous appellent à Saint-Germain sont pressées.

MAURICE, *souriant.*

Du tout, madame.

CAROLINE,

Comment... que voulez-vous dire, monsieur ?

MAURICE.

C'est qu'en vérité, madame, il n'y a aucune affaire qui m'appelle à Saint-Germain à une heure plutôt qu'à l'autre.

CAROLINE, *avec un mélange d'inquiétude et de fierté.*

Il serait vrai !... Mais que signifie donc alors ce billet ?...

MAURICE.

C'est un prétexte.

CAROLINE, *se levant.*

Un prétexte... pourquoi ?

MAURICE.

Un prétexte pour ne pas vous conduire à Saint-Germain, madame.

CAROLINE, *regardant autour d'elle avec effroi.*

Un prétexte... un prétexte pour ne pas me conduire à Saint-Germain, et sans doute pour qu'un autre...

MAURICE, *l'interrompant.*

Non, madame... rien de pareil n'est entré dans la pensée de M. Cambet, rien d'offensant pour vous ne peut entrer dans la pensée de personne. Je vous demande pardon de vous avouer un enfantillage de mon vieil ami... mais... il a... il a peur du chemin de fer.

CAROLINE, *rassurée et riant.*

Vrai ?... vrai, il en a peur ?

MAURICE.

Oui, madame ; l'idée de vous rendre un service, si léger qu'il

fût, l'avait bien d'abord emporté sur sa frayeur ; mais il s'est trompé, la peur a été plus forte que vous.

CAROLINE, *émue, avec attendrissement.*

Oh ! que je suis donc fâchée que ce pauvre homme se soit rendu si malheureux pour moi !

MAURICE, *riant.*

Et il l'a été d'une manière affreuse ! Depuis sept heures du matin qu'il est levé, vous ne pouvez vous figurer ses agitations. Enfin il est sorti pour venir ici, je crois... sans doute dans l'espoir que votre vue ranimerait son courage.

CAROLINE.

En effet... et ceci m'explique son embarras... ses questions.

MAURICE.

Mais il est rentré au bureau plus abattu que jamais... et fort embarrassé... lorsqu'il lui a pris tout-à-coup l'idée de regarder ce que je faisais ; il ne l'avait pas encore vu qu'il s'est écrié : « Ce n'est pas ça, il y a six erreurs dans ce tableau. — Mais, » lui ai-je dit, où sont-elles ? — Comment, où elles sont !... et » parbleu elles sautent aux yeux — Cependant... — Cependant... on vous a chargé de calculs auxquels vous ne comprenez rien. Je vais refaire ce tableau moi-même. — Mais madame de Leurtaf ? — Eh bien !... vous l'accompagnerez à ma place, tandis que je vais travailler à la vôtre. — Mais je n'oserai me présenter. — Oh ! si ce n'est que ça, je vais vous donner pour elle... » Et il s'est mis à écrire, tout en me disant : « Je suppose qu'il est arrivé des lettres... vous comprenez ? » « Je ne veux pas aller dire à tout venant que vous ne savez pas votre métier... Quant à M. Dallois, vous lui direz ce que vous voudrez... Tenez, voici la lettre... allez-vous partir ? » Je vous l'avoue, madame, ma vanité de commis n'a pas été jusqu'à résister aux angoisses de ce pauvre homme. J'en ai eu pitié, j'ai accepté, et je crois que je lui ai fait grand plaisir, car il s'est écrié aussitôt avec son excellente bonhomie : « Voilà ce que » c'est que d'être jeune, tous les bonheurs vous arrivent à la fois ; » les anciens font votre ouvrage, et l'on s'en va à la campagne » avec une femme charmante. » (*Mouvement d'embarras de Caroline.*) Pardon, madame, c'est M. Cambet qui parle.

CAROLINE.

Vraiment, monsieur, vous avez rendu là un éminent service à M. Cambet, et il doit vous en savoir gré ?

MAURICE, *souriant avec intention.*

Je crains bien qu'il n'y ait que lui ; au reste, quel que soit son effroi, M. Cambet est cependant un héros auprès de M. de Fortis...

CAROLINE.

Ah! M. de Fortis...

MAURICE, *riant*.

Ah! ah!... le seul mot de vapeur lui donne des attaques de nerfs... La vapeur sur terre et sur mer est pour lui un monstre horrible... Ah!... ah!...

CAROLINE, *avec dépit*.

Eh! monsieur... laissons là M. de Fortis avec ses ridicules.

MAURICE.

Pardon, madame, c'est que je le déteste cordialement.

CAROLINE.

Monsieur.

MAURICE, *avec chaleur*.

Oui, je le déteste, parce qu'il est froid, égoïste... parce qu'il semble envier aux autres les espérances qu'il n'a plus, le cœur qu'il n'a jamais eu... parce qu'il donne une raison odieuse et détestable à tous les bons sentimens; parce que si, moi... qui ne suis rien, qui ne possède rien, j'aimais une femme plus riche et de meilleure naissance que moi, il dirait, et il l'a dit, que par intérêt et par vanité.

CAROLINE, *avec intention, souriant*.

Il l'a dit? c'est donc vrai?

MAURICE, *ému*.

Vrai, quoi donc?... que j'aime par un intérêt bas et sordide... que j'aime par vanité?

CAROLINE, *le calmant d'un air gracieux*.

Non, non, monsieur, ce que je veux dire, c'est que, puisqu'il a si mal traduit vos sentimens, ils existent... (*mouvement et embarras de Maurice*) c'est qu'il est vrai que vous aimez une femme.

(*Pluie à verse.*)

MAURICE, *balbutiant*.

Je crois que nous ferons bien de profiter du beau temps.

CAROLINE.

Du beau temps? (*elle lui montre la fenêtre*) ça recommence... Voyez, ce n'est plus ma faute... il paraît que le ciel ne veut pas que j'aille à Saint-Germain.

MAURICE, *avec élan*.

Eh bien!... tant mieux! et qu'il soit loué; si c'est pour vous empêcher d'épouser M. de Fortis!

CAROLINE, *d'un ton offensé*.

Monsieur, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

MAURICE, *avec chaleur*.

Comment! vous ne le savez pas?... on vous a trompée aussi? Je m'en doutais, je ne pouvais pas croire qu'une femme comme vous eût consenti à se sacrifier à un pareil homme, la grâce unie

à la laideur, l'esprit, la bonté au ridicule, à l'égoïsme, ce n'était pas possible, je le savais bien... Oh! oui, je...

CAROLINE, *froidement.*

Pardon, monsieur; mais je vous ferai observer que vous daignez vous occuper d'intérêts qui ne sont pas les vôtres.

MAURICE, *avec explosion.*

Qui ne sont pas les miens!... (*Se reprenant d'un ton soumis et respectueux.*) Excusez-moi, madame : je stuis un fou, un étourdi... j'ai tort, et d'autant plus, que j'avais bien promis de ne pas vous parler de M. de Fortis. Je m'en étais fait le serment à moi-même.

CAROLINE.

Pourquoi donc avoir commencé, monsieur?

MAURICE.

C'est que, lorsque j'ai accepté la mission de vous accompagner, je m'étais dit : J'irai chez madame de Leurthal, je la trouverai prête, nous partirons, nous gagnerons le chemin de fer, et il ne sera nullement question de M. de Fortis; mais point du tout, mes prévisions sont renversées, ce n'est pas ma faute... On dit que je suis inconséquent, j'ai du malheur, voilà tout... je vous ai déplu... et c'est assurément (*avec émotion*) le plus grand malheur qui pût m'arriver.

CAROLINE, *émue aussi, et cherchant à ramener la conversation sur un ton plus gai.*

Et bien, monsieur, oublions tout cela, et faisons comme si tout s'était passé comme vous l'aviez imaginé. (*Elle reprend son chapeau et son ombrelle.*) Vous arrivez, je suis prête, et nous partons.

MAURICE.

Comme il vous plaira, madame; mais il pleut encore un peu.

CAROLINE.

Non, monsieur, il ne pleut plus du tout.

MAURICE.

Permettez-moi d'aller chercher une voiture.

CAROLINE.

Je n'en ai pas besoin.

MAURICE.

Mais voyez, madame, voyez les boulevarts.

CAROLINE.

Je sais marcher.

MAURICE.

Allons, madame, soyez bonne; j'ai été bien indiscret, bien maladroit, ne me forcez pas à vous accompagner ainsi, dans cette toilette élégante, à travers des rues impraticables.

CAROLINE.

Oh ! si vous pensez , monsieur , que je veux aller à pied par colère , vous vous trompez , et pour vous le prouver , allez chercher une voiture.

MAURICE , *avec empressement.*

Oui , madame , veuillez attendre quelques minutes , et je reviens.

Caroline se dirige vers sa chambre , Maurice s'éloigne et s'apprête à ouvrir la porte du vestibule ; un coup de sonnette retentit dans l'appartement ; il hésite.

CAROLINE.

On a sonné?... qui donc?... je n'attends personne... eh bien ! je n'entends rien ; que fait donc M. Maurice ? (*On sonne de nouveau et avec plus de force ; elle va vers le fond ; Maurice vient à elle avec précaution.*) Et bien , monsieur , qu'y a-t-il ?

MAURICE.

Chut !

CAROLINE.

Qu'est-ce donc ?

MAURICE.

Faut-il ouvrir ?

CAROLINE.

Et pourquoi ne pas ouvrir ?

MAURICE.

Parce que c'est peut-être une visite qui vous retiendra longtemps.

CAROLINE.

Qu'importe , monsieur ? ouvrez donc !

MAURICE.

Et comme vous étiez très-pressée de partir pour Saint-Germain... mais puisque je me suis trompé , je vais...

CAROLINE , *le retenant.*

Y pensez-vous ? après un tel retard ? puisque vous n'avez pas ouvert , c'est inutile à présent.

MAURICE.

Alors je vais chercher la voiture.

CAROLINE , *vivement.*

Attendez au moins que la personne qui a sonné ait eu le temps de descendre.

MAURICE.

C'est juste , je vais m'assurer qu'elle est sortie.

Il va à la fenêtre et regarde dans la rue.

CAROLINE.

C'est qu'en vérité ce jeune homme vous compromettrait de la meilleure foi du monde.

MAURICE, *se retirant brusquement de la fenêtre.*
Ma foi, j'ai bien fait de ne pas ouvrir : c'était madame de Champry, la personne la plus insupportable...

CAROLINE.

Et la plus méchante aussi.

MAURICE.

Vous en aviez pour deux heures, au moins.

CAROLINE.

Et vous êtes bien sûr que ce soit elle ?

MAURICE.

Oh ! très-sûr ; elle a levé la tête en remontant dans sa voiture, et je l'ai parfaitement reconnue.

CAROLINE.

Elle a levé la tête... vous l'avez reconnue ! (*Avec effroi.*) Mais alors... elle a pu vous voir et vous reconnaître aussi.

MAURICE.

Eh bien ! madame !

CAROLINE, *éclatant.*

Eh bien ! monsieur ! ne devinez-vous pas, ne prévoyez-vous pas les outrageantes suppositions de madame de Champry.

MAURICE, *pâlissant et tremblant.*

Le croyez-vous, madame ? (*D'une voix attendrie.*) Croyez-vous qu'on ose vous calomnier ?

CAROLINE.

En doutez-vous, monsieur ? Mais c'est peut-être déjà fait ! mais si elle a trouvé l'occasion de dire ce qui est arrivé, elle l'a déjà dit ; elle a mieux fait, monsieur, elle n'a pas attendu un hasard. (*Avec colère et désespoir, en le poussant vers la fenêtre.*) Tenez, tenez monsieur... regardez encore par cette fenêtre, sa voiture est arrêtée en face de chez moi... madame de Champry est en ce moment avec sa digne amie, madame de Rimbart ; je suis certaine qu'à cette heure, monsieur, il y a des sentinelles posées derrière les persiennes de son appartement pour vous voir sortir de ma porte.

MAURICE, *passant les mains sur son front comme pour en chasser les idées qui l'obsèdent.*

En vérité, tout cela est impossible : permettez-moi de vous le dire, madame, vos craintes sont exagérées, il n'y a pas d'esprit assez méchant pour donner une aussi odieuse explication à la chose du monde la plus naturelle.

CAROLINE, *qui s'est jetée sur un fauteuil en pleurant amèrement.*

Vous croyez, monsieur ?

MAURICE, *avec emportement.*

D'ailleurs, si cela était, si madame de Champry avait osé... malheur à cette femme... si elle dit un mot, malheur à elle ; si

elle essaie de ternir d'une parole votre réputation... car je puis la perdre, moi.

CAROLINE.

Vous pouvez la perdre!

MAURICE, *hors de lui.*

Oui, oui, je puis la perdre... je sais, je sais mieux que personne que sa prudence n'est que de l'hypocrisie... j'en ai la preuve écrite de sa main... j'ai encore ses lettres...

CAROLINE.

Ses lettres!...

MAURICE, *avec force.*

Ses lettres!... oui, ses lettres écrites à moi.

CAROLINE, *pâlisant et le regardant en face.*

A vous... à vous?... (*Mouvement de Maurice; avec force.*) Ah! monsieur! (*Croisant les mains, avec désespoir.*) Et voilà où j'en serai réduite! à mettre mon honneur sous la protection de cette femme! Monsieur, monsieur, je ne sais ce qui en arrivera; mais éloignez-vous, retirez-vous, vous dis-je!...

MAURICE.

Calmez-vous, madame, de grâce, calmez-vous.

CAROLINE, *s'éloignant de lui avec une fierté digne.*

Ah! monsieur!... sortez! sortez donc!... vous oubliez que je ne vous ai pas reconnu les droits que madame de Champry vous suppose, sans doute?

MAURICE.

Madame!

Caroline lui montre la porte d'un geste impératif; Maurice obéit machinalement et se dirige vers le fond, tandis que Caroline le suit d'un œil irrité, puis elle s'assied en soupirant douloureusement. Maurice ouvre la porte et s'arrête sur le seuil.

LE CONCIERGE, *en dehors.*

Monsieur, n'est-ce pas vous qui êtes M. Maurice Féron?

MAURICE.

Moi-même.

LE CONCIERGE.

Voilà une lettre pour vous.

Maurice recule un peu et afin de se rapprocher du jour. Le concierge ferme la porte; Maurice regarde l'adresse, reconnaît l'écriture et tressaille avec colère.

MAURICE.

Ah!

Il veut ouvrir la porte, mais Caroline, qui suivait tous ses mouvemens d'un œil jaloux et inquiet, s'élançe et referme la porte; puis se plaçant devant lui et d'une voix ferme.

CAROLINE.

Quelle est cette lettre, monsieur?

MAURICE.

Madame, je ne sais.

CAROLINE, avec énergie.

Quelle est cette lettre qui est venue vous chercher jusque chez moi, monsieur ?

MAURICE.

Mais, madame...

CAROLINE.

Qui savait que vous étiez chez moi, à cette heure, si ce n'est madame de Champry ?

MAURICE.

Pouvez-vous croire?...

CAROLINE.

Cette lettre est de madame de Champry. (*Mouvement de Maurice.*) Oh ! ne niez pas, monsieur ; je l'ai soupçonné à votre trouble quand vous l'avez regardée ; j'en suis sûre à votre embarras.

MAURICE.

Eh bien ! oui, madame, oui ; mais croyez...

CAROLINE.

Ainsi plus de doute...

MAURICE.

Ah ! madame, de grâce...

CAROLINE, froidement.

Prenez donc garde, monsieur, la blessure que vous avez reçue pour madame de Champry pourrait se rouvrir.

MAURICE.

Pour elle... oh ! non, jamais ! (*Mouvement de Caroline.*) Madame, daignez m'entendre.

CAROLINE.

Rien, pas un mot, monsieur... Je n'écouterai rien que vous ne m'ayez prouvé d'abord que le hasard seul a tout fait ici... que madame de Champry ignorait... que vous ne lui aviez pas dit que vous deviez venir chez moi.

MAURICE, accablé.

Ah ! ah ! madame !...

CAROLINE.

Prouvez-le-moi, monsieur.

MAURICE.

Eh bien !... madame, voici sa lettre, ouvrez-la... je le désire... je vous en prie, car elle ne vous laissera, j'ai le droit de l'espérer, aucun doute sur ma sincérité... La voici... prenez-la... je vous en supplie... (*Caroline prend la lettre.*) J'ignore ce qu'elle contient ; mais lisez-la, madame, et ne me rendez pas responsable de ce qu'elle peut avoir d'offensant.

CAROLINE, *lisant à part.*

« Monsieur, pardonnez-moi de venir troubler votre charmant tête-à-tête par une lettre importune ; mais j'ai voulu être la première à vous féliciter de votre bonheur ; enfin vous avez réussi, monsieur, et cet amour si long-temps timide et mystérieux a osé parler et se faire écouter. »

MAURICE, *à part.*

Mon Dieu ! cette lettre paraît l'irriter davantage.

CAROLINE, *parcourant la lettre des yeux.*

De l'ironie, des plaintes, des reproches amers... allons, j'avais tort ; il ne savait rien... (*Elle lit.*) « Et maintenant, monsieur, veuillez dire, je vous prie, à madame de Leurthal que je ne la félicite pas moins que vous de l'art avec lequel elle sait dissimuler ses conquêtes. Veuillez lui dire aussi qu'il ne tiendra pas à moi qu'on ne lui rende désormais, sous ce rapport, toute la justice qui lui est due. » Ah ! oui, je comprends... ce n'est pas assez de sa digne amie... bientôt toutes nos connaissances sauront... apprendront !... Que faire ? que va-t-on dire ? M. de Fortis surtout ?... Ah ! que m'importe, après tout, l'opinion de cet homme ? ne suis-je pas libre ? n'aurai-je pas pour moi le témoignage de ma conscience... l'appui de M. Dallois ?... car il me connaît, lui... il me croira. Oui... oui... je lui dirai tout, et il me croira. « Adieu, monsieur, et pardon encore une fois d'avoir troublé votre tête-à-tête avec madame de Leurthal, qui doit être une personne d'un bien haut mérite, puisque vous avez si vaillamment exposé vos jours pour elle... C'est sans doute votre intéressant blessure qui vous a valu l'heureux accueil... » (*A part.*) Quoi ! ce duel dont M. Cambet m'a parlé, c'était... (*Elle regarde Maurice.*) Mais il a donc juré de me compromettre aux yeux de tous... Un duel !... pour moi... et il a été blessé encore !... Pauvre jeune homme !... et moi qui tout-à-l'heure... ! (*A Maurice, avec intérêt.*) Veuillez vous asseoir, monsieur...

MAURICE, *avec joie.*

Ah ! madame... ainsi vous ne me soupçonnez plus... vous ne doutez plus de mes paroles et vous me rendez votre estime ?

CAROLINE.

Asseyez-vous donc... monsieur...

MAURICE, *préoccupé et restant debout.*

Oui, madame... oui, madame... mais puisque cette lettre qui semblait devoir être pour vous une nouvelle cause d'irritation contre moi, a eu un résultat que je n'attendais pas... permettez-moi de profiter de ce bonheur inespéré pour vous dire...

CAROLINE, *vivement.*

Volontiers, monsieur, voyons... que direz-vous pour votre justification !

MAURICE:

Pour ma justification... madame, je ne sais en vérité... car je cherche mes torts. (*Mouvement de Caroline.*) Oui, madame, je les cherche; car enfin qu'ai-je fait, moi? je suis venu... la pluie nous a arrêtés, nous avons causé, on a sonné... je n'ai pas ouvert... voilà tout.

CAROLINE, *avec calme.*

Et il y a une femme qui a conçu d'odieux soupçons, monsieur; voilà tout! vous m'avez compromise, perdue de réputation, voilà tout!

MAURICE, *croyant que le calme de Caroline est affecté, avec douleur.*

L'ai-je fait, madame? oh! non!... car alors que pourrais-je vous dire?... moi!... le fils d'un pauvre paysan!... Oui, madame, je suis le fils d'un fermier de M. Dallois; mon père est mort en lui sauvant la vie. J'avais six ans alors: M. Dallois me recueillit, me plaça dans un collège, où j'ai fait mes études, puis à l'école Polytechnique, dont j'allais sortir pour entrer à l'école de Metz, (*il hésite un peu*) lorsque M. Dallois ayant eu le malheur de perdre son fils, son unique enfant, me fit savoir qu'il désirait me garder près de lui, et me chargea par suite de quelques affaires de sa maison. Voici quatre ans que j'occupe un emploi dans ses bureaux... n'ayant aucune fortune à attendre de personne, et presque décidé à renoncer à faire la mienne tant que mes services pourront être utiles à M. Dallois.

CAROLINE.

Cet oubli de vos intérêts, ce dévouement pour M. Dallois, vous honore, monsieur; mais permettez-moi de vous demander ce que je dois conclure.

MAURICE, *hésitant un peu et s'armant de résolution.*

Le voici, madame: s'il est vrai que j'aie compromis votre réputation, s'il est vrai, comme vous le disiez dans un moment de désespoir, que je vous ai perdue, puis-je venir vous dire, à vous qui êtes riche et noble: Pour toute réparation, madame, acceptez mon nom qui a été celui d'un pauvre fermier, partagez ma fortune, qui est celle d'un mercenaire. vous qui en avez une acquise? puis-je vous dire cela sans être un insensé? oh! non... vous me repousseriez avec mépris... Si je l'osais, vous me banniriez encore de votre présence... vous me chasseriez.

Il s'arrête, suffoqué par son émotion.

CAROLINE.

Non, monsieur, non... on ne chasse pas les hommes d'honneur et de cœur... quel que soit le nom de leur père, surtout quand ce nom est pur.

MAURICE.

Que dites-vous?

CAROLINE.

On ne méprise pas de tels hommes, on les estime... mais on n'accepte pas...

MAURICE, *l'interrompant avec amertume et chagrin.*

Ah! je comprends.

CAROLINE.

Laissez-moi finir, monsieur : on n'accepte pas une réparation pour des torts qui, vous l'avez dit, n'existent pas. On ne prend pas l'existence d'un homme, on ne lui donne pas la sienne, parce qu'un hasard vous a mis dans une fausse position ; l'amour peut faire de tels sacrifices et les accepter ; mais vous ne m'aimez pas, monsieur, vous ne m'aimez pas.

MAURICE, *avec un trouble extrême.*

Madame... madame... ne m'interrogez pas là-dessus... ne me demandez pas si je vous aime... car je vous dirais oui... je vous dirais que... je vous aime!

CAROLINE, *souriant.*

Vous, monsieur!

MAURICE.

Oh! depuis long-temps, depuis la première fois que je vous ai vue; et alors je vous ai aimée parce que vous étiez belle, spirituelle, charmante; je vous ai aimée en vous vénérant, en vous pleurant, car je vous ai espérée et perdue. J'ai osé avouer mon amour à un homme, à M. Dallois; je lui ai dit que, pour vous mériter, je me sentais le courage de devenir riche, honoré, illustre même, s'il le fallait; mais sa froide raison m'a fait mesurer la distance qui nous séparait, et j'ai écarté de moi toute espérance. (*Caroline reste muette et les yeux baissés, en proie à une vive agitation.*) Et maintenant, madame, que voulez-vous? qu'ordonnez-vous? quelle réparation puis-je vous offrir du mal bien involontaire que je vous ai fait?

CAROLINE.

Mais... ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y en a qu'une en pareille circonstance?

MAURICE, *tremblant d'émotion.*

Sans doute, madame... mais vous m'avez dit aussi qu'il faut aimer pour l'offrir, qu'il faudrait aimer pour l'accepter; moi, je vous aime depuis long-temps. (*Caroline le regarde en souriant.*) Mais je vois que vous ne me croyez pas.

CAROLINE.

Si fait...

MAURICE.

Quelle preuve faudrait-il vous donner ?

CAROLINE.

C'est inutile...

MAURICE.

Comment ?

CAROLINE.

J'en ai.

MAURICE.

Vous !... Ah ! cette lettre !... il serait possible !... Ah ! donnez, madame.

Il veut prendre la lettre; on sonne très-fort.

CAROLINE.

On sonne, ouvrez, monsieur.

CAMBET, *en dehors.*

Maurice ! Maurice ! madame de Leurthal !

CAROLINE.

C'est la voix de M. Cambet.

MAURICE, *sollicitant toujours la lettre.*

Madame, cette lettre.

CAMBET, *frappant et appelant.*

Maurice !

MAURICE, *avec impatience, frappant du pied.*

Eh ! un moment donc aussi... il voit que je suis là. (*A Caroline.*) Ah ! cette lettre ! par grâce !

Cambet continue de frapper.

CAROLINE.

Mais, monsieur, vous voulez donc qu'il brise la porte !

MAURICE, *étourdiement.*

Eh ! mon Dieu !... si ça peut lui faire plaisir... (*Se reprenant.*) Ah ! pardonnez madame, et cédez à ma prière. (*Caroline lui donnant la lettre.*) Ah !

CAROLINE.

Vous la lirez plus tard.

MAURICE.

Oui, oui, plus tard.

Il l'ouvre vivement et s'apprête à la lire.

CAROLINE, *l'arrêtant.*

Eh bien ! monsieur...

MAURICE.

Ah ! oui, oui, c'est juste !

Il va ouvrir la porte. Caroline essaye d'arranger ses cheveux un peu en désordre et entre dans sa chambre.

SCENE V.

CAMBET, MAURICE.

CAMBET, *allant se jeter dans un fauteuil.*

Ah! enfin vous voulez bien m'ouvrir; je commençais à croire que le concierge s'était trompé, et que vous étiez partis; mais non, le ciel soit loué! l'orage vous aura retenus, fort heureusement. Quelle nouvelle, grand Dieu! j'en suis encore tout agité. (*Il montre ses mains tremblantes.*) Certes, je ne m'effraie pas aisément; mais quand je pense que si vous étiez partis... deux convois arrêtés en route, un choc effroyable!

MAURICE, *qui lit la lettre, à lui-même.*

Il serait vrai!

CAMBET.

Certainement, on parle d'un grand nombre de contusions, de foulures...

MAURICE.

Quel bonheur!

CAMBET.

Hein!... plaît-il?

MAURICE.

Comment?

CAMBET.

Vous dites?

MAURICE.

Je dis, mon cher, mon digne ami, que je suis le plus heureux des hommes.

CAMBET, *qui ne comprend pas.*

Ah!... vous... êtes... Eh bien! tant mieux! mais comment ça... vous qui ce matin encore? (*Frappé en regardant autour de lui.*) Ah! grand Dieu!... ah! juste ciel! cet orage qui les a retenus tous deux ici... en tête-à-tête. (*Avec un air grave.*) Téméraire jeune homme, auriez-vous osé... manquer de respect... à la vertu même?

MAURICE.

Oh! rassurez-vous... mais...

CAMBET.

Mais... mais... quoi! voyons, achevez. Oh! M. Dallois m'a tout dit. (*Avec intention.*) Ingrat!... fi!... me cacher... (*Maurice lui donne la main.*) N'importe, ce serait fâcheux... car M. Dallois se réservait d'apprendre, lui-même à madame de Leurtal...

MAURICE, *à part.*

Ah!

CAMBET.

Et j'espère que vous n'avez pas parlé...

MAURICE, *s'en défendant.*

Moi!

CAMBET.

Vous ne lui avez pas dit que vous l'adoriez!

MAURICE.

Ah! ciel! je m'en suis bien gardé!

CAMBET.

A la bonne heure!... je respire!...

SCENE VI.

LES MÊMES, CAROLINE, *entrant.*

CAMBET.

Ainsi elle ignore toujours votre belle équipée... ce duel où vous avez failli vous faire tuer, comme un fou que vous êtes, pour punir un autre fou qui s'exprimait sur le compte de madame de Leurtal? Enfin elle ne sait rien?

MAURICE, *qui lui fait des signes.*

Silence donc! la voici!

CAMBET.

Ah diable! vous ne me disiez rien. Hum!... laissez-moi faire, *Haut.*) Oui, mon ami, M. Dallois nous attend à mon bureau, où il est accouru dès que le désastreux événement a été connu à Saint-Germain; il nous emmènera tous dans sa voiture, car il veut que la fête ait toujours lieu.

MAURICE.

Quelle fête?

CAMBET.

La fête... est-ce que j'ai dit...? non, la cérémonie... (*Mouvement de Maurice.*) Non... enfin... l'acte d'adoption... le notaire... est-ce que je sais?... partons toujours...

CAROLINE, *qui est toute prête.*

C'est cela, partons...

CAMBET, *saluant.*

Madame...

CAROLINE.

Maurice, donnez-moi votre bras.

CAMBET, *atterré.*

Maurice! Maurice!

MAURICE, *prenant son chapeau et regardant Cambet d'un air railleur.*

Partons!

CAMBET, *confondu.*

Ah! Maurice!... et M. Dallois qui voulait leur apprendre... et comptait sur une suite de surprises...

CAROLINE.

Nous lui en apportons une...

CAMBET.

Laquelle? (*Caroline passe son bras dans celui de Maurice.*) Ah! oui, je comprends... Ah çà! et l'autre?... M. de Fortis?...

MAURICE.

Dam!...

CAMBET.

Hein? madame ne l'épouse plus?... (*Maurice regarde Caroline, qui fait signe que non.*) Plait-il? vous dites?... (*Maurice répète le signe négatif de Caroline.*) Ah! bien! je comprends... et c'est vous qui...?

MAURICE.

Vous oubliez que M. Dallois nous attend.

CAMBET.

Avec son notaire! Je comprends... Eh bien, bravo! tant pis pour M. de Fortis... j'aime mieux ça!

MAURICE.

Et moi donc!

Ils sortent tous gaiement et rapidement.

20 JY 63

FIN.